

La chaussette

La dernière fois que je t'ai vue, tu tricotais une nouvelle paire de chaussettes. Tu utilisais un fil rouge, tu disais qu'il était plus résistant et épais, qu'il m'éviterait d'avoir froid pendant les longues journées d'hiver, avec ma tendance à marcher pieds nus sur le carrelage de notre maison et d'attraper des rhumes pour un oui et pour un non. Les hivers sont toujours aussi froids par ici mais j'ai recouvert le sol de parquet, après ton départ. Je suis moins souvent malade.

J'ai aussi gardé la chaussette. Je sais que tu n'as jamais eu le temps de la finir, un long fil pend de son ourlet, elle se sent seule sans sa paire et son rouge brillant est délavé par la lumière du soleil. J'ai voulu la porter mais la laine piquait et frottait contre ma peau. J'ai fini par la laisser au-dessus de la cheminée, tu sais, là où le soleil arrive toujours à passer, même pendant les journées les plus grises. Je n'ai pas vu sa couleur s'effriter petit à petit, mais c'est trop tard maintenant.

Ma mère est passée ce matin. Elle m'a dit qu'elle s'inquiétait pour moi, que ça fait des jours, si pas des semaines, que je ne suis pas sortie lui rendre visite en ville. Elle a parcouru les pièces de la maison, passé son doigt sur la poussière d'un air soudain très fatigué, lessivée par la vie et sa fille au regard apathique. Je lui ai dit que je me sentais trop petite dans un vide trop grand.

« Le seul vide que je vois ici », elle m'a répondu, « c'est celui de tes journées et ton petit cœur brisé. Je vais faire à manger. »

C'était toujours toi qui cuisiniais. Les fourgons étaient ton domaine, et ils étaient remplis par tes chansons et tes rires. Je n'ai jamais été très douée en cuisine. J'ai essayé de reproduire tes recettes mais mes gâteaux brûlaient et l'eau des pâtes débordait, je ne savais plus où donner de la tête. Je m'alimente de plats tous prêts maintenant, il suffit de les mettre quelques minutes au micro-ondes, c'est vraiment pratique, tu sais ? Je te le concède, ce n'est pas toujours très bon, mais on se fait au goût. Comme on se fait aux coups.

Maman s'est bien vite rendue compte que les armoires et le frigo étaient eux aussi vides. Elle a quand même fini par me faire une soupe, en déposant des croûtons dedans, comme quand j'étais petite, et elle m'a regardée avec un air grave.

« Ivy. » Quand elle commence par mon prénom et ne me quitte plus des yeux, je sais que je ne vais pas aimer ce qui suit. J'ai plongé mon regard dans la soupe. « Tu es toute seule ici depuis des semaines. Tu ne prends même plus soin de toi, et regarde ta maison, tout part en ruines ! » Elle exagère un peu. D'accord, je n'ai pas fait le ménage depuis longtemps et les factures s'accumulent sur le canapé, mais elle exagère. « Tu ne peux pas t'isoler comme ça, ça ne va te faire aucun bien. Elle est partie, oui, je sais que c'est dur, mais c'est mieux pour toi ! Elle n'était pas bonne pour toi, je ne te reconnaissais plus depuis que tu étais avec elle, il était grand temps que ça change. Il faut que tu te reprennes en main. »

La sentence a été lâchée ; je continue à remuer ma cuillère dans la soupe sans envie. *Oui maman. Comme tu veux maman.*

Elle est restée pour la nuit. Je l'ai vue changer les draps, emporter ton odeur dans la machine-à-laver, passer un chiffon sur la table de nuit et me border comme une enfant. « On en reparlera demain », chuchote-t-elle en déposant ses lèvres contre mon front.

Ce lit est trop grand sans toi et la lumière bleue de ton écran jusque tard le soir – ou tôt le matin. J'ai du mal à dormir dans l'obscurité : je m'étais habituée à la manière dont tu laissais les lampes du

salon allumées pour que je doive me lever au milieu de la nuit, en silence, sans te réveiller. J'entends maman s'affairer, ranger les tas de vêtements et de livres répandus par terre. Puis le silence revient.

Les soirs sont calmes, sans tes cris.

Maman a retrouvé ton cendrier. Elle m'a demandé si je fumais, avec un air dépité. « Tu sais bien ce qui a tué ton père, Ivy. C'est à tes risques et périls. » Je n'ai pas eu les forces de lui expliquer que non, c'était ton cendrier, je l'avais fait pour ton anniversaire, mes mains avaient senti l'argile pendant des jours après ça. Tu l'adorais, tu me répétais ça souvent. Pourtant, tu ne l'as pas emporté avec toi.

Elle a fini par le jeter, avec le reste de tes affaires, puis elle a fouillé la maison, persuadée que je cachais des cigarettes quelque part. De son grand rangement, j'ai pu sauver ton rouge-à-lèvres préféré. Celui rouge cerise, que tu portais presque tous les jours, qui rendait ton sourire éclatant – tu te souviens ? C'est celui avec lequel tu m'as embrassée avant de monter dans le taxi.

Je me suis installée devant un miroir, j'ai observé mes traits. Ma peau est devenue dangereusement grisâtre, mes cheveux grassey tombent en désordre sur mon front. Une petite cicatrice dans le coin de mon sourcil est la seule trace de ton passage, avec le goût métallique du sang et le nœud dans ma gorge qui suivaient automatiquement tes colères.

J'ai porté le gloss à mes lèvres, je les ai observées se teinter de ton rouge. Il a le goût de tes baisers, un souffle de fumée attrapé dans le maquillage.

Je ne m'étais pas sentie aussi belle depuis longtemps. Tu me disais toujours que tu adorais la couleur de mes yeux et mes joues qui rougissaient quand je riais. Que tu détestais me voir pleurer, que tu étais tombée amoureuse de ma joie et pas de mes silences. Tu disais beaucoup de choses, me faisais sentir comme la reine de ton univers ou un cadavre abandonné dans les décombres de ton âme. Mais tu ne me disais jamais que tu me trouvais belle.

Sur le miroir, le reflet me rend un sourire cerise.

L'eau ruisselle sur ma peau, s'égoutte depuis mes cheveux. Sur le mur en face, des gouttes se font la course. J'ai savonné mon corps délicatement, passé une main tremblotante sur mon ventre, mes cuisses. Je n'ai plus mal nulle part. Ma peau a arrêté de tirer à chaque mouvement, mes muscles ont repris des forces. Les seuls bleus restants sont dans mon cœur et je crois qu'ils ne partiront jamais. Maman a dit que seul le temps pourra effacer petit à petit ta voix et tes mains de mon corps. Dans sept ans, toutes mes cellules se seront régénérées – ce sera comme si tu ne m'avais jamais touchée.

J'ai repris quelques couleurs sous la lumière et les soins attentifs de ma mère. Dehors, des fleurs commencent à éclore, les journées sont plus longues et j'entends des oiseaux chanter quand je me lève. Tu es partie en hiver. Depuis, la pelouse de notre jardin est devenue verte et mes cheveux prennent des reflets roux avec les rayons du soleil. Quand tu étais encore là, tu trouvais leur couleur cendrée pitoyable.

La maison est aussi un peu plus vivante. Il y a des rires, pendant la journée, et j'entends le bois des murs et du toit craquer. Plus personne ne retient son souffle en entendant un bruit de clés à l'entrée.

De temps en temps, je vois des chats courir devant chez nous, alors je leur ai laissé des gamelles de croquettes et d'eau à l'entrée. Il y en a même un qui a risqué son museau à l'intérieur. Il est rentré par la fenêtre ; j'ai été surprise quand je l'ai surpris dormir sur le canapé, crois-moi !

Maman a contacté mes amies. Je pensais qu'elles n'accepteraient jamais de me parler : j'ai refusé de les voir pendant tellement de temps, j'ignorais leurs messages et ta compagnie était suffisante pour remplir ma vie... Mais elles ont accepté de passer cet après-midi pour me voir. C'est important que je renoue un contact social, que je reprenne mon ancienne vie – maman lit beaucoup d'articles sur l'isolement, en ce moment –, le reste reviendra tout seul derrière. J'espère.

Le vent du sèche-cheveux frappe mon visage et soulève mes cheveux. Les vêtements que je vais mettre m'attendent, pliés et déposés sur une chaise. J'ai jeté mon pyjama. J'obéis à ma mère, je me reprends en main. Ça va aller, je crois que je vais t'oublier.

Quand les filles sont arrivées, elles ont sauté dans mes bras, leurs rires et leurs cris de joie ont rempli la maison. Rana m'a apporté un bouquet de fleurs, Suzanne ne voulait plus lâcher mon bras : « Ça fait tellement longtemps ! Je veux pas que tu t'échappes de nouveau. On est là pour toi et on va prendre soin de toi, OK ? Je vais plus te lâcher, je te le promets. »

Olga est partie explorer la maison d'un œil critique, fouillant même dans les armoires pour vérifier que tu ne t'y cachais pas, qu'on avait bien effacé toute trace de ta présence. Maman nous a déposé des petits gâteaux sur une table avant de trouver une excuse pour s'éclipser.

Je ne savais pas vraiment quoi leur dire. Leurs blagues et leurs bavardages interminables sont revenus, comme s'il ne s'était rien passé, mais ta présence planait au-dessus nous, avec les mois et tes mots qui nous avaient tenues séparées pendant autant de temps. Elles m'ont posé des questions, et je me suis retrouvée à leur expliquer comment j'avais troqué mes débardeurs et mes robes pour des vêtements cachant les bleus, comment ton amour m'encerclait et me gardait prisonnière des quatre murs de notre maison, comment je m'étais créé un bonheur illusoire et tes mots m'avaient convaincue que je n'avais besoin de personne à part toi. Je leur ai raconté le premier coup et l'infinité de cris qui ont suivi, et comment tu t'excusais et tu pleurais sur mes genoux. Tu disais que tu ne comprenais pas pourquoi tu t'étais emportée, que tu m'aimais, que tu étais minable et je serais plus heureuse sans toi.

Tu avais raison. Mais je m'efforçais de te consoler, de te convaincre du contraire ; « je t'aime, moi, je t'en veux pas, je veux continuer à vivre avec toi ».

La colère d'Olga étincelait dans ses yeux et Rana a serré ma main dans la sienne. Elles ne m'ont pas interrompue et mon flot de paroles ne s'est pas arrêté. Je leur ai parlé des cigarettes que tu faisais tomber dans le lit, des lumières que tu n'éteignais pas, l'eau chaude que tu épuisais, les chaussettes que tu dépareillais pour garder mes pieds gelés, les factures que tu déchirais et de tous les cadeaux que tu me faisais pour la Saint-Valentin, les repas que tu me préparais, les écharpes que tu me tricotais, tes baisers, tes promesses, ta peau contre la mienne et comment je me suis laissée aller dans la spirale de ton amour haineux.

J'ai fondu en larmes dans les bras de Rana en racontant tout cet amour que tu m'offrais, débordant, si fragile qu'un mot pouvait le faire jaillir en éclats. Tu disais que la confiance était comme un pacte qui nous unissait et qu'en m'éloignant, je briserai cette promesse tacite, je te détruirai toi, et tout ce

qu'on avait vécu ensemble. La confiance était cet élastique tendu entre nous : tu me répétais de ne pas le lâcher, tu me répétais de faire attention à toi et de garder mon amour intact et puis tu l'as lâché, et l'impact m'a fait tomber.

Je leur ai montré où j'avais trouvé tes valises toutes faites et tes aiguilles de tricot et où tu m'avais dit, « Tu sais Ivy, je pense que notre relation est mauvaise pour toutes les deux, quand on est ensemble, on se fait mal. Ta présence fait ressortir le pire de moi, je sais pas ce que c'est, mais quand t'es à côté de moi, j'ai plus aucun contrôle. Je t'aime trop fort et tu me transformes en un monstre que je ne suis pas. Je suis désolée, d'accord ? Je vais partir. Ne t'inquiète pas pour moi, on m'a offert un poste dans une autre ville, je serais plus heureuse, je vais me reconstruire loin de toi. Au revoir, Ivy. »

Je me suis effondrée dans leurs bras et, en silence, elles ont ramassé toutes les pièces de mon âme pour les remettre ensemble et me redonner vie.

La musique et les basses résonnent dans la rue, faiblement illuminée par des lampadaires. Suzanne serre ma main avec force et les regards de mes amies sont plein d'encouragements. « Lance-toi ! » m'avait dit maman, « C'est comme faire du vélo sans roulettes pour la première fois, ou nager sans brassards. N'y réfléchis pas trop, et plonge. » J'ai lancé un regard complice aux filles avant que la porte s'ouvre et qu'on se voit enveloppées par des lumières et une musique entraînante. J'ai fermé les yeux et laissé des mains me tirer, le nœud dans mon ventre a lentement disparu et mon corps a commencé à se délier. J'ai laissé le rythme s'inscrire dans les battements de mon cœur et m'emporter, mes pieds m'ont amenée jusqu'à la piste de danse et mes bras ont tournoyé, happée par la foule et les rires.

Tu sais, tu me faisais croire que je ne pourrais jamais sortir et m'amuser sans toi. Quand je voulais partir, tu disais que j'allais trouver quelqu'un de mieux que toi et te briser. Que notre maison était notre sanctuaire à toutes les deux et qu'on y vivrait jusqu'à ce que l'amour nous tue. Mais j'ai appris que les personnes pour qui on compte vraiment sont celles qui sont là quand on en a besoin et qui s'éloignent si on le demande. J'ai appris que l'amour respecte le corps et les limites posées et que l'amour ne fait pas mal.

J'ai appris que la confiance ne nous frappe pas de plein fouet quand on s'y attend le moins. La confiance est une grande piscine où on plonge avec envie, où on nage à deux. Sauter du plongoir quand il n'y a pas d'eau fait mal ; s'y noyer peut être fatal. Mais quand on trouve des personnes qui veulent nager avec nous, qui nous disent : « si tu tombes, je te rattraperai ; je ne te laisserai pas te noyer » – c'est là qu'on peut s'autoriser à plonger les yeux fermés.

J'ai aussi appris que je ne dépends que de moi-même. L'argent de notre maison a payé mon nouvel appartement – un appartement au parfum d'argile où je suis libre d'entrer et sortir quand je veux, mes nouveaux escarpins écarlates aux pieds. Ma peau ne pique plus quand je repense à la chaussette laissée sur la cheminée après le déménagement. Je ne sais pas pourquoi je l'y ai laissée. Je ne sais même pas pourquoi je l'avais gardée. Mais je n'en ai plus besoin, maintenant, je ne suis plus ce rouge délavé, terni par le soleil et le temps. Je suis un rouge cerise, brillant et plein de vie, qui ne goûte plus que mes rires et mes sourires.